

de la température ;

40. Le froment coupé prématurément contient moins de son ; Coke prétend, ce semble avec raison, que quand on laisse le blé trop longtemps sur pied, la pellicule s'épaissit aux dépens de la substance nutritive contenue dans le grain ;

50. On n'est pas en danger de perdre les beaux grains. Ceux-ci sont toujours ceux qui ont mûri les premiers, et qui les premiers tombent aussi de l'épi.

Suivant d'autres agronomes cette méthode entraîne plusieurs inconvénients dont les principaux sont les suivants :

10. Si l'on a les plus beaux grains, il y en a aussi qui ne sont pas arrivés à un développement suffisant ;

20. S'il survient des pluies opiniâtres, la récolte se sèche moins facilement : les semences n'étant que complètement sèches, sont dans des conditions plus favorables à la germination ;

30. Le grain, dans la plupart des cas ne peut servir de semence.

Le point où il convient de moissonner est celui où le grain n'est déjà plus assez tendre pour s'écraser sous les doigts. C'est là l'opinion des meilleurs agronomes.

Quant aux plantes oléagineuses, il est facile d'apercevoir le moment le plus favorable à la coupe, au moyen de l'inspection de la semence. Toutes les graines finissent à la plante par un point de la périphérie nommé *hile*, et l'organe où se trouve le point d'attache se nomme *placenta*. Aussitôt qu'il y a solution de continuité entre le placenta et le hile, on peut couper, quelque soit l'état de la plante.

C'est toujours par un temps sec qu'on doit désirer faire la moisson, sauf à la suspendre dans le milieu du jour et la chaleur est trop forte, et l'égrenage trop considérable, car la pluie lui est nuisible sous plusieurs rapports.

Un cultivateur jaloux du succès de ses travaux n'attend pas au moment de la récolte pour faire ses dispositions préparatoires à la moisson, parce qu'il sait que l'ouvrage sera plus fort, que le mode ou les bœufs dont il pourra disposer ne le comporteront. En conséquence, le cultivateur prévoyant et soigneux fait réparer ses voitures, ses harnois, remplir les ornières des chemins qui conduisent à ses champs, nettoyer ses greniers et ses granges, préparer ses liens, etc., etc.

Les instruments employés pour la moisson sont la faucille et la faux-javellier. Le plus rapide est la faux et lorsqu'elle est maniée par un homme habile elle fonctionne parfaitement ; excepté toutefois dans les grains couchés ou mêlés, alors il devient nécessaire de recourir à la faucille, laquelle fonctionne lentement, mais elle passe partout. L'emploi de la faux présente des avantages et des inconvénients : ainsi le grain sèche plus vite parce qu'il est étendu en couches minces, on peut raser la paille aussi près du sol que possible, et le travail est plus long. Or, généralement, un faucheur ordinaire abat deux arpents de grain par jour, et c'est là un inconvénient assez grave, car il ne peut avancer dans les grains couchés ou mêlés, et lorsque ces grains sont avancés en maturité on perd beaucoup par l'égrenage, car la faux frappe trop fortement la tige.

La faucille n'est pas plus parfaite, et l'est moins encore ; c'est l'instrument dont le travail revient le plus cher.

Il n'y a donc pas d'outil qu'on puisse préférer à d'autres, ils ont tous leur bon et leur mauvais côté.

Quand la main d'œuvre est chère et que l'on peut se procurer des ouvriers habiles dans le maniement de la faux-javellier, on devra se servir de cette dernière pourvu que les grains ne soient ni trop couchés, ni trop mêlés et que le terrain ne soit pas d'une pente trop rapide.

Dans les petites exploitations, où la main-d'œuvre est peu chère et où de jeunes enfants peuvent être employés à la culture, on doit préférer la faucille ; on doit aussi se servir de la faucille dans les grandes exploitations où les grains sont couchés ou mêlés.

Outre ces outils on emploie aussi des machines menées par des chevaux, appelées moissonneuses. La plus grande nombre de ces machines ne sont pas assez parfaites et ne font pas un travail assez convenable ; quelques-unes cependant atteignent une grande perfection et coupent les grains aussi régulièrement qu'à la faucille. Avec ces machines, un homme et deux chevaux peuvent dans une journée de dix heures, moissonner douze arpents de grains ; c'est le travail le plus économique obtenu jusqu'à présent.

Après le coupage, le premier soin à donner aux grains est le javelage. Ce travail consiste simplement à retourner les pailles étendues sur le terrain de manière que toutes les parties de ces javelles soient soumises à l'humidité et au soleil. Pendant ce javelage le grain achève de mûrir, soutirant de sa tige les sucs qui y sont encore contenues ; en même temps les mauvaises herbes se dessèchent et exposent pas les gerbes à chauffer. En outre, il est reconnu que le grain mis en javelles se bat plus facilement et se sépare mieux de son enveloppe.

Sous ces considérations le javelage est une opération toujours utile et souvent indispensable, à raison de la nécessité de laisser les grains et les pailles achever de mûrir, ou au moins achever de se dessécher, et du manque de bras pour botteler tout de suite ; mais on l'exagère quelquefois ; d'où il résulte perte de grain ou altération de couleur, altération de la couleur et de la saveur de la paille, même moisissure et pourriture.

Lorsque le temps est favorable, le javelage marche continuellement, mais cette condition n'est pas souvent remplie en automne, et les automnes favorables au javelage sont très-rare ici et plus souvent l'humidité oblige le cultivateur à laisser souvent les grains exposés au mauvais temps. Alors le grain germe et moisit, subit dans tous les cas des pertes considérables. De sorte que si l'on trouvait un moyen de produire les bons effets du javelage, tout en faisant disparaître ses inconvénients, il faudrait l'adopter aussitôt, et le mettre en usage dans tout le pays.

Heureusement ce moyen existe, c'est la mise en *quintaux*. Par ce moyen on fait subir au grain les alternatives d'humidité et de soleil, achève de le faire mûrir tranquillement et parfaitement, et si les quintaux sont bien faits, ils peuvent enlurer de très longues pluies sans altération du grain.

Il y a plusieurs manières de faire les quintaux : les quintaux français appelés *mojettes*, les quintaux anglais et écossais adoptés ici.

Pour faire des quintaux écossais en lie le grain en petites gerbes de la grosseur d'un tiers d'une gerbe ordinaire, on prend dix de ces gerbes ainsi formées, on les met sur deux rangs peu écartés, cinq d'un côté, cinq de l'autre, les têtes serrées les unes contre les autres et écartées du pied. Ce premier rang de gerbes est ensuite recouvert d'un cha peau de quatre gerbes et passées à cheval sur les quintaux la tête en bas et bien liées ensemble. Les gerbes de quintaux sont petites afin de prévenir tout échauffement spontané ; on écarte leurs pieds dans le but de donner à l'air une circulation facile dans toute la masse et à les consolider contre le vent violent. Lorsqu'il tombe une forte pluie, la surface inclinée est seule humectée par l'eau, car elle coule rapidement sur la surface et ne peut la pénétrer profondément.